

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1915. Chapitre VIII : « Le ravitaillement ».

Ce serait une tâche ingrate que de raconter en détail les obstacles à la grande oeuvre de secours dont les difficultés ne cessèrent jamais, car à peine une complication était-elle écartée, qu'une autre prenait sa place. Le capitaine Lucey fut le premier directeur de la C. R. B. régulièrement organisée. Il avait accepté le poste à regret, car ses propres affaires, négligées pendant qu'il travaillait pour nous à Rotterdam, le rappelaient en Amérique ; sur les instances de M. Hoover et sur les miennes, il consentit à rester, le temps de mettre l'oeuvre en train. Le jour où il consentit à ce nouveau sacrifice est présent à ma mémoire, grâce à la forte personnalité du capitaine Lucey et à sa façon américaine de se mettre à la besogne.

- *Très bien* – dit-il, se dressant de toute sa taille de six pieds –, *je pars et, demain en huit, je viendrai vous annoncer que l'organisation est achevée.*

Mots réconfortants, après tant de tâtonnements et de débats sans issue. Je ne vis plus le capitaine pendant une semaine. Il

trancha d'un coup nos noeuds gordiens et revint au jour et à l'heure fixés en disant :

- *Je suis venu vous dire que l'organisation est complète ; voulez-vous voir vous-même ?*

Le capitaine Lucey avait installé l'organisation de la C. R. B. dans les bureaux de la rue des Colonies ; cela ressemblait, sous bien des rapports, à une compagnie américaine. Le capitaine jeta les fondements de ce qui devint une organisation presque parfaite et, la machine mise en mouvement, il repartit, à notre grand regret, pour l'Amérique. Son successeur fut M. A. N. Connett, un autre de ces admirables exécutants que M. Hoover savait découvrir.

Le nouveau gouverneur général n'avait pas seulement confirmé les assurances données par von der Goltz pacha ; le baron von der Lancken rapportait de Berlin des nouvelles favorables. Le gouverneur était prêt à mettre les assurances par écrit et le baron conclut, dans un geste large qui semblait nous offrir toute facilité :

- *Vous pourrez établir le contrôle que vous désirez.*

Ces assurances renouvelées venaient au bon moment, car l'oeuvre soulevait des critiques au dehors ; l'on répétait que les Allemands saisissaient les vivres importés et qu'il vaudrait mieux arrêter le ravitaillement. A Londres, comme le télégraphe nous en informait constamment, M.

Hoover avait d'aussi grandes difficultés que nous à Bruxelles.

Les Allemands commençaient à montrer de l'humeur contre nous, Américains ; ils protestaient contre la vente de munitions par les Américains et la représentaient comme une vente par l'Amérique ; ils ne manquaient pas de toucher ce sujet avec tout Américain qu'ils rencontraient. Ils manifestaient ce sentiment envers les délégués de la C. R. B. ; ils ne les traitaient pas d'espions, mais ils leur faisaient sentir qu'ils les considéraient comme des espions en puissance. M. Hoover, lors d'une de ses visites en Belgique, revint outré de chez le gouverneur général, menaça de se retirer de l'oeuvre et d'en laisser tout le poids aux Allemands. Il eut une autre entrevue avec un capitaine de la *Pass-Zentrale* qui lui dit, de but en blanc :

- *Qu'est-ce que vous autres, Américains, retirez donc de tout cela ? Je voudrais bien le savoir ...*

M. Hoover le regarda un instant, ses yeux étincelèrent :

- *Comme il vous est impossible, à vous autres Allemands, de comprendre qu'on fasse une chose pour des motifs humanitaires et purement désintéressés, je n'essaierai pas de vous l'expliquer.*

Le contrôle que le gouverneur général nous avait si généreusement accordé devait être exercé

par les délégués de la C. R. B. qui, selon la théorie primitive, étaient les délégués du ministre d'Amérique ; seulement, ils ne pouvaient faire leurs tournées d'inspection sans les *Passierscheine* nécessaires aux voyages.

Les difficultés au sujet de ces *Passierscheine* semblaient ne devoir jamais finir; un de nos hommes ayant eu l'occasion de rencontrer le gouverneur général, en profita pour aborder cette question et lui dit que ses passeports étaient souvent dédaignés. Le vieux général eut un air incrédule et dit que ses *Passierscheine* devaient être et étaient respectés.

- *Très bien – répondit l'Américain –. Je vais à Bergen-op-Zoom demain ; si Votre Excellence voulait bien envoyer quelqu'un avec moi pour se rendre compte ...*

Son Excellence ne demandait pas mieux et détacha pour ce service le savant Dr P..., en costume civil. L'Américain et le Herr Doktor furent pourvus de ce qu'il y avait de mieux comme passeports ; mais à la frontière, des soldats les firent sortir de l'auto et se mirent à fouiller la voiture. Le docteur protesta, montra le *Passierschein*, mais l'officier lui ferma la bouche:

- *Halt dein Mund !*

Le docteur protesta plus énergiquement, déclina ses titres et qualités ; il n'obtint qu'un coup de poing dans la figure, fut arrêté et lorsqu'à la

Kommandantur il recommença ses explications, l'officier en fonctions cria :

- *Heraus !*

Je ne sais si l'on punit les trop zélés officiers, mais les choses allèrent mieux après cette aventure.

Nous apprîmes bientôt qu'il ne suffisait plus de nourrir les Belges : les Français de la France envahie souffraient plus encore. Un homme vêtu de noir, à cheveux blancs, à barbe grise taillée en carré, vint un jour à la Légation m'exposer cette situation lamentable. C'était M. Louis Guérin, citoyen notable de Lille. Assis devant moi, avec une expression frappante de tristesse, il parlait avec sympathie des misères du peuple ; sa ville était à deux doigts de la famine, pouvions-nous lui procurer des vivres ?

J'en parlai à M. Francqui, et à M. Connett de la C. R. B., et tous, naturellement, montrèrent de la sympathie ; mais le problème semblait insoluble. Il s'agissait, cette fois, du terrain d'opérations militaires, où le Grand Quartier Général était souverain ; il fallait aussi de nouvelles autorisations du Gouvernement britannique, des fonds pour acheter les vivres et tout un mécanisme pour les distribuer. M. Hoover s'intéressait déjà. à la question et, au milieu de nos discussions, un télégramme m'annonça que « *certaines personnes charitablement disposées* » étaient prêtes à assurer le ravitaillement du nord de la France.

MM. Francqui et Heineman se joignirent à nous, et le premier, avec cet optimisme qui toujours nous donnait du courage, déclara que puisque les fonds arrivaient, ce serait un jeu d'enfant d'étendre notre organisation au nord de la France, sous la direction de M. Connett.

Il y eut de nombreux pourparlers à la Légation, autour de la longue table verte de la Société générale où se réunissait le C. N., et dans le joli ministère de l'Industrie et du Travail, au coin de la rue Lambermont et de la rue Ducale, en face du Parc, où la *Politische Abteilung* était en train de s'installer.

C'est dans ce petit salon clair, tendu de satin jaune, que nous devions tenir tant de séances et voir, à travers les larges croisées, les saisons effectuer dans le parc leurs changements merveilleux, sans rien changer, hélas ! à la triste condition du monde. Les discussions du salon jaune n'étaient pas faciles. On avait l'impression que les représentants de l'Allemagne avaient pris Machiavel comme livre de chevet et qu'à toute occasion, ils cherchaient dans **Le Prince** la maxime appropriée au cas présent. Mais la maxime n'avait pas l'élégance latine et spontanée que Machiavel eût exigée chez ses disciples.

Jamais on ne produisait un grief sans que les Allemands n'en eussent un autre qu'ils

s'empressaient de faire valoir avant de nous laisser parler. Le gouverneur général, froissé de ce que M. Hoover fût allé à Berlin, n'était pas disposé à reconnaître officiellement la *Commission for Relief* ; il ne reconnaissait que le *Comité national de Secours* sous le patronage de Villalobar et de moi. Il m'informait qu'un navire appelé Aymeric, portant le drapeau américain, allant de New-York à Rotterdam avec une cargaison de vivres destinés au ravitaillement, avait fait escale dans un port anglais et déchargé des armes et des munitions ; que la femme et la fille de notre consul général à Bruxelles, M. Watts, avaient dit du mal des Allemands et qu'en conséquence M. Watts, alors en Hollande, n'aurait pas la permission de revenir à Bruxelles ; et enfin que les autos de la C. R. B. faisaient flotter trop de drapeaux américains devant les soldats allemands.

J'avais la conviction que ces rapports étaient erronés, mais je promis à Lancken que mon Gouvernement ferait une enquête ; j'observai qu'il serait plus facile de nourrir un agneau dans une cage, entre un lion et un tigre, que de nourrir les Belges sous la double surveillance des Allemands et des Anglais ; j'ajoutai que je ne serais pas surpris d'apprendre d'un moment à l'autre que les Anglais avaient arrêté le ravitaillement.

- *Pourquoi ?* – me demanda-t-il.

- *Parce que – répondis-je brutalement –, certains disent que c'est votre devoir, selon la Convention de La Haye, de nourrir les Belges et que, si vous les affamez, ils se révolteront contre vous et rendront votre tâche d'autant plus ardue.*

Le baron leva les mains avec horreur :

- *Mon Dieu, mon Dieu, quelle sauvagerie !*

A la fin cependant, la question du nord de la France fut réglée en grande partie sans notre médiation directe. M. Guérin avait été autorisé à faire le voyage de Lille à Paris, par un long détour. M. Hoover avait été à Berlin négocier directement avec l'État-major général, autorité souveraine qui pouvait examiner ces questions et leur donner une solution prompte. Les détails furent arrangés par la C. R. B., en sa capacité d'organe international, possédant son drapeau particulier ; la C. R. B. devait bientôt poursuivre l'oeuvre à elle seule.

Le soupçon que les navires de la Commission transportaient des munitions se trouva non fondé ; il fut établi aussi que la famille de notre consul n'avait rien dit en public contre les Allemands, quels que fussent ses sentiments intimes ; le consul général Watts put revenir à Bruxelles et reprendre les fonctions qu'il exerçait avec vaillance et habileté dans des circonstances difficiles.

Un nouveau service vint s'ajouter à ceux de notre Commission. Avant la guerre, la Reine s'intéressait au sort des dentellières. C'étaient des Flamandes qui travaillaient à domicile aux heures perdues ; et maintenant, quarante-quatre mille dentellières se trouvaient dans la misère. La Reine absente, les dames du Comité demandèrent à ma femme d'accepter la présidence honoraire ; la C. R. B. fut autorisée à importer du fil, à exporter la dentelle, et l'industrie se trouva dans une situation meilleure qu'à aucune autre époque. On ne sauva pas seulement les ouvrières de la misère immédiate ; on les délivra de leur vieux servage vis-à-vis des patrons. Des artistes bruxellois, sur l'inspiration de la comtesse Élisabeth d'Oultremont, de la vicomtesse de Beughem et de Madame Josse Allard, firent de nouveaux dessins et chaque femme put exécuter une pièce entière, ce qui fut une véritable émancipation. Non seulement les dentellières eurent de l'ouvrage mais, chose pleine de promesses, il naquit en Amérique un goût nouveau pour leur art délicat.

Enfin, les vivres arrivèrent, et en abondance. Dans les docks on voyait des flottilles de chalands, des barques de canal, hollandaises ou flamandes, où des familles entières vivent en des cabines bien propres, aux fenêtres ornées de rideaux blancs ; sur le pont, des enfants, préservés par une grâce

spéciale de tomber à l'eau, malgré leurs sabots de bois, jouaient avec ces jolis chiens appelés *schipperkes* ou bateliers, qui ont perdu la queue, dit-on, à force de s'asseoir sur les bateaux. En de grands entrepôts s'empilaient des sacs de farine et des caisses de lard, du lait condensé, voire même des noix d'arachides et des sucreries envoyées par les enfants d'Amérique aux petits Belges qui n'avaient jamais entendu parler d'arachides et ne savaient qu'en faire. Leurs parents n'étaient pas moins perplexes devant le maïs, comme ils appelaient notre « *blé indien* », et le cow-boy qui garda quelque temps les docks eut autant de succès que s'il provenait de la troupe de Buffalo Bill, comme c'était peut-être le cas.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « *page de titre* » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *Le ravitaillement* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre VIII (1915) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 194-200. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **70** (« *The ravitaillement* »), volume 1, pages 351-362, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2070.pdf>

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans ***A journal from our Legation in Belgium*** ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son ***Diario de un testigo*** (*La guerra vista desde Bruselas*) :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: www.idesetautres.be

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son ***Journal de guerre*** (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de_%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Virginie LOVELING** (1836-1923) dans son « ***In oorlogsnoed*** ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction de photos extraites de **Hugh GIBSON**, ***A journal from our Legation in Belgium***

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>



Herbert Clarke Hoover



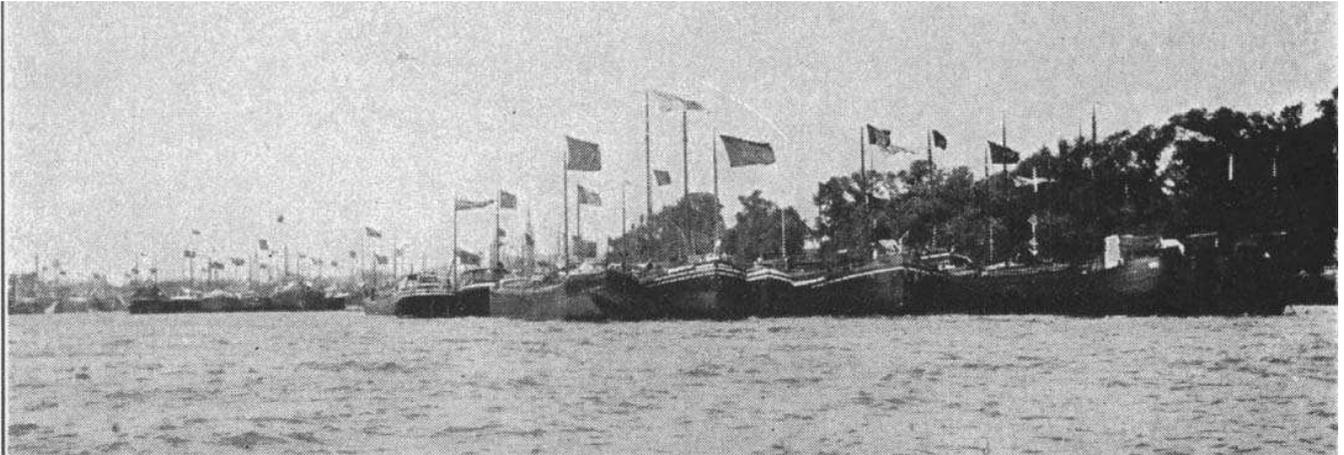
A Belgian relief ship at Rotterdam



Rotterdam office of the Commission for Relief in Belgium



Barges of the Commission for Relief in Belgium leaving Rotterdam with cargoes of food



Barges of the Commission for Relief in Belgium leaving Rotterdam with cargoes of food